

LE PÈRE PEINARD



Un numéro tous les dimanches

Bureau du « Père Peinard » 22, rue des Martyrs. Paris.
Abonnements : Un an, 6 francs. -- 6 mois, 3 francs. -- 3 mois, 1 franc 50

UNE GOSSELINÉ ASSASSINÉE

Y a une loi pondue en 1874, qui interdit le travail de nuit et du dimanche aux gosselines qui n'ont pas vingt et un ans. Naturellement cette loi n'a jamais empêché les fripouilles de patrons de faire turbiner jusqu'à crevaisson les gonzesses, dans leurs ateliers empestés.

Ce qu'ils se foutent de la loi ! Ils savent bien qu'elle n'existe que pour la frime, et qu'ils n'ont rien à craindre. Des lois comme celle-là, ça sert à monter le coup au populo : il gobe que les gouvernants s'occupent de ses petites affaires.

— Couillon, comme si les grosses légumes n'avaient pas autre chose en tête ! Songe donc qu'ils ont à faire leur beurre, ce qui est bougrement plus sérieux que tes intérêts. D'ailleurs, nom de dieu, tu dois savoir mieux que personne à quoi t'en tenir : tes fillettes veillent dans les ateliers de couture, donc la loi est une fouterie.

Seulement les grosses légumes veulent sauver les apparences, y a des inspectrices (des salopes qui s'en-graissent avec notre pognon) qui de temps à autre poussent une ballade chez quelque carcan de patron. C'est bougrement rare quand elles pincent un de ces chameaux en défaut : voyez-vous c'est crapule et co

Int. Instituut
Soc. Geschiedenis
Amsterdam

que tout ça, elles ferment leurs quinquets que [c'est un plaisir et ne dégottent jamais rien.

Pourtant dans toutes les maisons de couture, on veille en saison. Et, nom de dieu, ce sont de sacrées veillées qu'elles s'appuient les pauvres typesses ; depuis le matin huit heures, jusqu'à onze heures ou minuit, elles restent le cul sur un tabouret, à tirer l'aiguille.

Des fois il leur faut passer toute la nuit ; elles ne peuvent quitter le turbin que sur les trois ou cinq heures du matin. Et donc, comme il est trop tard pour s'en retourner à la turne, (car il faut être là le matin comme d'habitude, sans quoi gare !) elles s'installent comme elles peuvent sur les canapés ou les chaises.

Ce n'est pas une existence, c'est un martyre ! Celles qui ont la santé l'y perdent, les autres y meurent. Ou ça devient pitoyable c'est pour les femmes enceintes ; et là ce n'est pas seulement le présent qui est frappé, mais aussi l'avenir... Comment diable pourraient-elles avoir un enfant bien constituée avec leur vie de galériennes ?

Et y a pas à dire qu'on va prendre du repos. Le repos c'est bon pour les bourgeois, l'ouvrière doit gagner son boulottage ; s'écouter et se reposer quand elle n'en peut plus, autant vaut se condamner à crever de faim !

Et pour qui ces veillées ? Pour frusquer épatamment les putains de la haute. Ces chamelles là fantaisistes en diable, veulent être servies au pied levé. Si ce n'est pas une honte, nom de dieu ! que des pauvres filles s'esquintent, perdent leur jeunesse, pour satisfaire les lubies de garces pareilles !

Si l'inspectrice arrive, on cache dans quelque coin les gosselines qui n'ont pas l'âge, et tout se passe à la bonne franquette. La garce passe sa visite, fait quelques réflexes de circonstance et dit bonsoir à la compagnie. Dès qu'elle a tourné les talons on fait sortir les momichardes et on se refout au turbin dardard.

C'est ce qui est arrivé chez un gros patron dont les quotidiens ne donnent pas le nom ; y a de ça une huitaine. L'inspectrice rapplique, on boucle illico une gosseline de douze à treize ans dans un placard, et le tour est joué.

Mais nom de dieu, ce coup-ci ça a été terrible quand le singe est allé pour ouvrir la porte du placard, la pauvre petite était morte ! Morte étouffée, mille tonnerres !

N'est-ce pas épouvantable nom de dieu ! Croyez-vous qu'on va fourrer au bloc cette crapule de patron ? Allons donc, il n'y sera jamais : on va étouffer l'affaire, et il n'en sera plus question.

Ce patron est un assassin pourtant, — comme tous ses pareils, d'ailleurs ! On en guillotine qui n'en ont pas tant fait.

C'est vrai ces bandits là, ne prennent pas de couteau comme Pranzini, ou de marteau comme Géomay — qu'est-ce que ça fout ! ils n'en tuent leurs victimes que plus sûrement. Ils y vont en douceur, ils assassinent à petit feu, ils mettent des fois des années à accomplir leur crime ; mais ils réussissent quasiment toujours.

Blanches comme des serviettes, la tête vide, les yeux brouillés, ses ouvrières vont, vont... tant qu'elles peuvent ! Un beau jour elles tombent pour

ne plus se relever : « Tu sais la petite Titine, est à l'hôpital... » Huit ou quinze jours après, à l'atelier on se cotise pour acheter à Titine une couronne...

Le patron, lui se fout de ça : pour une fille d'ouvrier, vraiment c'est-il la peine de faire tant de potin ! De cette graine il en pousse, que c'est un plaisir. Il vaut mieux ça, que d'être obligé de foutre une machine à coudre au rancart ; une ouvrière de crevée rien de plus facile à remplacer, y en a tant sur le pavé de Paris, tandis que pour avoir une machine il faut sortir de la galette.

Voyez-vous les aminches, toutes les lois sont du même tonneau. Y en a pas une seule qui profite au populo, elles sont toutes faites contre lui.

C'est les richards qui les font, et nom de dieu, il faudrait les supposer bougrement pochetées, pour s'imaginer qu'ils vont faire des lois à leur détriment : autant vaudrait leur demander qu'ils se coupent la margoulette eux-mêmes !

Seulement comme le populo commence à ouvrir les quinquets, il faut bien avoir l'air de s'occuper de lui, histoire de le faire patienter.

C'est dans ce but que les jean-foutres du gouvernement ont torché la loi sur le travail des enfants ; ils savent bien que c'est à peu près comme s'ils avaient pissé dans un violon, mais puisque nous sommes assez niguedouilles pour nous laisser piper, ils seraient bien fourneaux de ne pas en user.

Nom de dieu, il faut bien se foutre dans la caboche que les patrons sont tous à estourbir ; et pour ça,

nous ne devons compter que sur notre poigne ; ce n'est pas le gouvernement qui nous donnera un coup de main, au contraire il nous foutra des coups de flingot, s'il le peut.

C'est dire mille tonnerres, qu'en tordant le cou aux patrons, il faudra par la même occase, se débarrasser de toutes les grosses légumes.

Et nom de dieu, une fois le terrain déblayé, une fois toute cette canaille foutue en l'air, nous arrangerons bien notre vie de façon à ce qu'elle ne soit pas trop dégueulasse. Comme chacun ne cherchera qu'à vivre lui-même, sans prétendre manger son voisin, ou le faire turbiner à son profit, y aura plus toutes les cochonneries que nous endurons actuellement.

TROIS GENDARMES, UN BEAU DIMANCHE...

On m'en raconte une de vraiment épastrouillante : c'est à Saint-Denis que ça s'est passé dimanche dernier.

Des gendarmes étaient en chasse d'un récidiviste, pour lui foutre le grappin dessus. Ils le dégottent en compagnie de quatre typ-s, qui à la vue des pandores s'esbinent à qui mieux mieux. Quand au récidiviste, il y allait bon jeu, bon argent : dame, c'était pour son compte, il s'est débattu comme un beau diable ; à tel point que les gendarmes attrapaient une sacrée suée sans pouvoir l'agripper définitivement.

Ça se passait à côté d'un bistrot, ne se trouvant pas en force, ils réquisitionnent le chand de vin : « Mon métier

c'est de servir des demi-setiers, et pas d'arrêter des types, c'est peut-être vous qui avez tort, je me dérange pas »

Passé un employé des eaux, qui plus pignouf vient leur donner le coup de main réclamé.

Mais c'était pas fini, au contraire nom de dieu, ça ne faisait que commencer ! Un garçon boucher, un louchébem comme on dit à Pantin, te tombe sur le casaquin de l'employé des eaux et lui administre une dégelée aux petits oignons : histoire d'apprendre à ce salop à se mêler de ses affaires, et à lui faire comprendre, avec des arguments frappants, qu'un homme qui se respecte ne s'avilit jamais à faire le flick. Vous voyez d'ici les aminches, le méli mélo très gondolant que ça devait faire.

Enfin les sergots ontradiné, et comme le populo s'attroupaît, et que dans ce populo y avait des troubades, ils leur ont ordonné de donner un coup de main. Et les pauvres pioupious étant numérotés, ainsi qu'au bain, ils ont été forcés de s'exécuter : pas sans faire une triste gueule !

Tant et si bien que les pandores ont remporté la victoire : ce que le type qu'ils ont arrêté a dû être passé à tabac en arrivant au poste ! Nom de dieu il doit être quasiment en compte le pauvre type.

Eh bien, mille millions de tonnerres, je gobe bougrement le chand de vin et le louchébem ! Ça vous ragaillardit de savoir qu'il y a des gas qui ont l'esprit de liberté. D'ailleurs il commence à y en avoir des floppées de bons bougres qui ont en horreur les flicks et les gendarmes.

Avec raison, nom de dieu ! Car vous pouvez imaginer un gas aussi bandit que vous voudrez, capable de tuer père et mère, il n'arrivera jamais en crapulerie à la cheville de cette racaille chargée de faire *respecter l'ordre*.

Mille bombes, c'est cet *ordre* qui fait notre misère ! Cette crapule que les flicks foutent au bloc serait un homme utile aux copains, si la société n'avait pas été mauvaise pour lui.

A nous de ne pas lui foutre des pierres, et de lui faire comprendre qu'il doit marcher pour la Sociale.

LES EMPOISONNEURS

Un bon bougre qui vivait y a une soixantaine d'années, Fourrier, qui a écrit ces chouettes bouquins contre la misère du populo, disait, que « le commerce, c'est l'art d'acheter trois francs, ce qui en vaut six, et de vendre six francs ce qui en vaut trois. »

Autrement dit, le truc de soulever la galette des pantons sans les faire crier.

Eh bien, nom de dieu, si en merdant que ce soit de se voir refait à tous les coups, je regrette l'époque où les commerçants se contentaient de barbotter le pognon du populo : c'était d'honnêtes commerçants, mille tonnerres, que ces bougres là qui ne cherchaient qu'à voler leurs clients.

Aujourd'hui c'est rudement changé ! Rouler les pratiques en bons petits pères tranquilles, c'est vieux jeu, ça ne rapporte pas assez.

Faut pas l'oublier, nous sommes dans un siècle de progrès, tout se perfectionne, nom de dieu ! Pourquoi donc que le commerce resterait en arrière ? Y a pas de raison pour. Aussi les commerçants ont-ils ajouté un autre fourbi à leur industrie : ils ne se contentent plus d'être voleurs, les sales chameaux se sont foutus empoisonneurs.

Ah, nom de dieu, ils nous en collent par la gueule, des saloperies de toute sorte, qu'il nous faut bouffer par nécessité.

On voudrait bien se dispenser de s'ingurgiter toutes ces saletés, car enfin on n'est pas plus niguedouilles que d'autres, et on voit bien que c'est frelaté d'épatante façon. Mais voilà pour bouffer ou licher de la bonne marchandise, faut-être rupin et avoir de l'os : ce n'est pas le cas des prolos.

Ah, sales bourgeois, tous les trucs leur sont bons pour

nous exploiter ! Ils nous font quasiment esquinter au turbin pour une paye de rien. Et cette braise bougrement gagnée, au lieu de nous permettre de vivoter, nous achève grâce aux salops de commerçants.

Il faudrait, nom de dieu, de la bonne boustifaille, dubon piccolo, ou du chouette petit bleu, pour nous refaire du sang. Mais pour bouffer quelque chose de naturel, il faut être à la campluche ; dans les villes y a plus moyen, aussi bien dans les petites que dans les grandes. Et même, mille tonnerres, à la campagne on n'a de naturel que ce qu'on fait pousser soi-même : pour tout le reste ça sent bougrement la ville !

Mais du moins, nom d'un pétard, si les bourgeois se contentaient de frelater les denrées avec des salopises qui ne vous foutent pas de tranchées, y aurait encore que demi mal : ça tromperait notre faim, ça embarbouillerait nos boyaux, toujours est-il ça ne nous empoisonnerait pas !

Ah ouat, ces rosses là ne truquent pas dans d'aussi bonnes conditions. Il y a tout un tas de cochonneries de la chimie qui sont des poisons bougrement forts, et qui servent à falsifier à peu près tout.

L'année dernière les enjuponnés ont acquitté le comte de Villeneuve qui foutait de l'arsenic dans le vin : une quarantaine de bons bougres en sont morts, plusieurs centaines en ont été malades à crever, sont restés estropiés.

Dans la Haute-Vienne des marehands de farine foutaient du plomb dans leur farine ; on ne leur a rien fait non plus.

A Lille, y a une quinzaine, un charcutier vendait de la viande dégoutante : tous ceux qui en bouffaient tombaient malades. A Armentières la même chose. Ou est le coupable, nom de dieu ? Il court, et on ne risque pas de le pincer.

Au camp d'Avor, près de Bourges, y a pas huit jours, 160 troubades ont été pris de tranchées épouvantables. Ça venait encore des viandes mauvaises.

Il paraît que des enquêtes sont ordonnées sur tous ces

fourbis. Pour ma part je ne coupe pas dans le panneau, les enquêtes n'aboutissent jamais : les bourgeois ne se mangent pas entre eux !

* * *

Et dire qu'on pourrait éviter toutes ces machines-là ! Car en fin de compte, y a pas besoin d'être aussi malin que le père des mouches, pour comprendre que les hommes ne poussent pas sur terre, simplement pour s'empoisonner entre eux.

Le malheur, c'est que la garce de société nous rend plus méchants que nous ne sommes. Quand nous sortons du ventre de la mère, nous ne sommes ni bons, ni mauvais : si nous avons un bon entourage nous devenons de braves gas ; mais si nous sommes mal entourés nous ne faisons jamais que de sales charognes.

Tout vient de la nom de dieu ! Et comme on ne peut pas imaginer d'entourage plus dégoutant, plus infect que celui que nous avons, il en résulte toutes les misères que le populö endure.

Pour que ça change, il faut que la société soit organisée de telle manière, quo de faire du mal à un copain, ça ne donne de profit à personne. Le jour ou ce sera ainsi on ne se fera plus de mistouffles, et on vivra en frangins comme des gas d'une même famille.

LES RONDS DE CUIR ENTRE DEUX FEUX

Foutre de nom de dieu, voici qui est pas mal rigolboche.

Les jean-foutres du gouvernement, qui ont une peur bleue de se voir donner coagé, ont adressé à tous les fon-

tionnaires une circulaire pour les engager à pistonner les bons candidats en vue des prochaines élections ;

« Si vous ne vous débrouillez pas, pour faire renommer les bouffe-galette actuels, disent-ils, préparez-vous à être saqués. »

De leur côté les boulangistes qui ont une envie pyramidale de dégommer la clique opportuniste et radicailluse, afin de prendre la place et d'accaparer l'assiette au beurre, se sont fendus d'une tartine jusqu'ils disent aux mêmes fonctionnaires : « Vous savez le gouvernement n'en a pas pour six mois. Si vous ne nous donnez pas un fier coup de main, les bons amis faudra décaniller et dardar !

Nom de dieu, ce qu'ils doivent en faire une saie gueule, les budgétivons, pigez moi ça.

C'est pas moi qui les plains, ah bougre non ; j'ai bien autre chose à foutre pour le quart d'heure. C'est égal, s'ils n'étaient pas si moules, les susdits fonctionnaires se tiendraient le raisonnement suivant :

« Tout ça, les Carnot ou les Boulange, c'est la même clique : kif kif bourriquo. Les uns tiennent la queue de la poêle, et ne veulent pas la lâcher ; les autres la guignent et voudraient bien l'avoir dans les pattes, voilà toute la différence. (Pour ce qui est de nous, nom de dieu, nous somme toujours dans la poêle en train de frire).

Les uns et les autres sont prêts à toutes les coquinerie possibles pour satisfaire leur ambition. Les types ont beau changer, ils sont aussi rosses les uns que les autres. Au lieu de nous décarcasser pour tous ces sales chameaux, laissons les donc se bouffer le nez et disons leur merde à tous. »

Mais voilà le hic, ces bougres là ne sont pas libres : depuis le préfet jusqu'au facteur rural, tous sont tenus par cette sacrée question de galette. Quand on est quelque chose dans l'administrance, faut dire adieu à toute indépendance, à toute volonté, on devient une marionnette, dont les autres, les chefs, tiennent les fils.

Exemple : Perrin, le type qui a écoppé quatre mois de

boule de son, pour avoir tiré à poudre, en l'air, pendant que Sa Jean-Foutrierie Carnot III passait ; il était tombé dans la mistouffe, uniquement parce qu'il n'avait pas voulu être l'agent électoral du gouvernement de la Martinique, un sacré gredin qui s'appelle Grodet.

Et nom de dieu, on vient nous seriner les beautés du suffrage universel (du sifflage universel, comme dit un copain à moi, un ébéné) oh, la la, ous qu'est mon flingot ?

Mais disent les godiches, si l'on ne votait pas on laisserait les réacs faire toutes leurs farces, ce qui ne serait bougrement pas drôle.

Et toutre de foutre, ne voyez-vous donc pas qu'une fois au pouvoir, les plus radicaux deviennent des réactionnaires ? Est-ce que le patron, le proprio, l'huissier, le lequart d'œil, et toute sale la fripouillerie nous embêtent moins sous Carnot que sous Mac-Mahon ? Est-ce que le radical Floquet a fait pour nous, plus que le monarchiste Broglie ?

Tout ça, nom de dieu, même pâte, même farine ! La machine sociale marche et nous écrabouille, qu'importe le nom des individus qui la font tourner. C'est pas à remplacer ces fripouilles la par d'autres que nous devons nous esquinter, mais à bazarder le mécanisme !

AVIGNON. — Un copain m'écrit de ce patelin, que les commis de magasin se remuent un tantinet. Vrai, ce n'est pas trop tôt, que ces bougres-là se foutent eux aussi en branle.

Ils sont un peu mieux frusqués que nous, ont un galure d'ordonnance, un peu plus de galbe : n'importe, ce sont des peinars, comme les frères et amis. Ils commencent à sentir ça d'ailleurs ; mieux vaut tard que jamais, nom de dieu.

A Paris, y a longtemps déjà que les calicots ont fondé une chambre syndicale, mais ils n'ont pas été plus loin les

bougres. Leur syndicat n'est guère méchant, on ne fait qu'y bavasser.

Depuis six ans, ils attendent le nez en l'air que des prudhommes leur tombent du ciel. Ah, mille bombes, la belle jambe que ça vous fera s'ils viennent. Nous en avons nous, n'empêche que nous sommes bougrement exploités.

Les commis d'Avignon sont davantage dans le mouvement. Ils ont laissé ces foutaises de côté, et plus pratiques réclament la fermeture des boîtes le dimanche. Nom de dieu, après avoir passé toute une sacrée semaine à turbiner derrière les comptoirs, c'est pas du superflu, une journée pour se dégourdir les guiboles.

Ils n'y ont pas été par quatre chemins, parait-il. Aussi comme ils se sont montrés très décidés, les singes ont accepté. Un seul de ces sales bougres, s'est entêté comme une bourrique à crinière de lion; il veut que sa boîte reste ouverte le dimanche, ce chameau-là. Il se fout que ses esclaves crèvent à la peine. Quand il ne pourront plus aller, il en dégottera d'autres : c'est pas ça qui manque, la chair à travail !

Turellement, les singes qui sont d'avis de boucler leurs magasins, ne veulent pas tant que le jean-foutre ne fermera pas le sien.

C'en est là; que vont faire les commis ? Eh bougre, ils sont en trop chouette voie pour caner. C'est du nerf qu'il faut en toutes choses, aussi bien dans les petites que dans les grandes. Au lieu de discuter avec ce sale mec, qu'ils aillent donc un beau dimanche, lui fermer sa boîte au nez. Puis s'il rouspète, aïe donc, nom de dieu, les metres ne sont pas fait pour les chiens.

C'est du coup, mille bombes, que ce vilain galeux ne ferait plus le malin : le lion deviendrait doux comme un agneau.

Je reçois une nouvelle babillarde : devant la cranerie des bons bougres, le singe qui faisait son malin a cédé.

Mais c'est pas fini, encouragés par l'exemple des commis en tissus, ceux de la quincaillerie et de la mercerie, réclament eux aussi.

C'est du coup que les exploités gueulent comme des ânes ! Ils peuvent se lamenter tant qu'ils voudront, les conains s'en foutent et sont décidés à passer outre.

Et maintenant les aminches, ce n'est pas tout : vous avez obtenu votre petite réforme, faut pas vous en tenir là. Surtout il vous faut ruminer sur l'utilité des patrons; et comme vous ne serez pas longs à reconnaître que ces rosses là, ne sont bons que pour empocher la galette, vous viendrez avec les bons bougres qui ont soupé de leur fiole et nous travaillerons en chœur pour la Sociale.

Nord. - Un bon fieu qu'avait soupé du métier de troubade avait envoyé tous les capistons au diable, et s'était trotté d'autor. C'est du nerf, nom de dieu, que de foutre en plan les flingots que les richards donnent au populo pour fusiller ses frangins.

Mais le type a eu de la déveine on l'a repincé et on te le faisait passer au conseil ces jours derniers.

Après toutes les gnoleries d'usage le gros chien dit au copain, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

Oui, reprend Dumeige, je réclame la haine et le mépris du peuple, pour les tyrans et les despotes qui vont me condamner.

Dire ce que le nerf du copain a épaté les sales rosses, est pas possible. Aussi ils l'ont salé d'importance !

Sous prétexte de désertion ils lui foutent cinq ans de prison, et y ajoutent dix ans de travaux publics pour outrage à leur chamellerie !...

—...—
Olivet près d'Orléans, 28 Mai

Mon cher Mossieu Peinard,
Que je vous conte comment je vous connais, et ce que
ous vu ce matin.

Depuis quèque temps un gas que je connaissons, nous donne voute journal que nous lisons ; et il dit ben vrai contre un tas de cochons, qui nous traitent de croquants et qui sont pus croquants que nous, puisqu'ils dévorent tout ce que je produisons, et comme remerciements ils ont que des insultes.

Ce matin j'étions comme à l'habitude à 4 heures sur le marché à vendre nos asperges, quand je voyons un affiche qui était point comme les autres. Nous nous mettonstertous à lire ; vrai elle était ben dite.

C'était au porte du marché, mais y en avait partout dans les faubourgs.

Après, vers les huit heures j'étions en train de prendre un verre, quand qu'on dit, voilà des voleux qui passent ; c'était des gas ben mis avec des sergents de ville. Y en a un qui dit, c'est des attrapeux de chiens ; un qui les suivait dit, vous vous trompez, c'est des déchireux d'affiches.

Le gas qui les avait collées, je cré ben qu'il avait mis de la poix dessous ; jamais jons tant ri, ils n'ont jamais pu les enlever. Un grattait avec son coutiau, un autre avec le bout de son épée. On va ben rire dans nous campagnes. Et je cré ben qui y avait des gas de toutes les communes qu'ont lu les affiches, et qu'ont vu les déchireux : y en avait d'Olivet, de Bout, Mardier, Chécy, Baille-Vache Combleu, et de ben d'autres endroits.

Ce que jons ri Mossieu Peinard !

Un vigneron d'Olivet.

J'ai lu les affiches dont parle le copain, y en a eu aussi à Paris ; elles étaient bien torchées non de dieu, et là ou elles étaient restées y avait des tas de types qui les lisaient. C'est des bons bougres qui l'avaient écrite pour féliciter le populo d'IlAemagne et d'Italie de se foutre en révolte contre les patrons.

Turellement les déchireux d'affiches ont fait leur cochon de métier à Paris, comme à Orléans.

Et pourtant, mille tonnerres, celles que j'ai vues étaient

en règle avec les autorités, elles avaient un timbre. Pourquoi donc que les sergots les déchiraient ?

Eux qui sont à ce qu'on veut nous faire avaler, chargés du respect des lois, c'est pas chic de leur foutre des crocs en jambe pareils.

Déchirer une affiche ou il y a un timbre dessus, ça vaut du clou et une amende.

Pourquoi donc que les flicks aulieu d'avoir sur les doigts ont reçu des félicitations ?

Ah voila, c'est que les lois sont faites contre les pauvres bougres, et si par hasard il arrive qu'elles so. ent favorables aupopulo, les lois sont des garces qui aiment bien être violées.

Mon vieux Peinard,

Voici quelques jours que je n'ai pas vue ta bobèche, je me décide à t'écrire pour te raconter ma ballade en Champagne.

J'ai rencontré le copain Odin y a une quinzaine, il me — dit « Je vais à Troyes. Veinard, que j'y fais, t'es rien chanceux de te payer des voyages à tire larigot.

— Je vais passer, en cour d'assises ; j'ai du bricheton assuré pour quelques mois. Viens-tu ? Y a de bons copains là bas, tu leur serreras la cuillère.

— Heu, je ne dis pas non, la savate me dégoutte, si je trouve un truc pour m'appuyer le voyage dans les prix doux, je te rejoindrai : J'apprendrai à passer en cour d'assises. ...

Dans ce patelin, mon vieux Peinard, on fait bien les choses ; y avait pour m'attendre à la gare deux copains. Je ne les avais jamais tant vu, mais c'était des copains tout de même.

Comme on a de l'œil on s'était vite reconnu ; oup qu'ils me disent, nous allons vous conduire, nous allons retrouver Odin au Palais.

— Hein, que je fais sans y penser, au Palais ce bondieu de voyou se paie des Palais, rien que ça de luxe.

— Oui, oui, mais c'est au Palais d'Injustice, aux assises, quoi, que nous allons.

Nom de dieu, y en avait du populo ! Plein les jardins, plein les couloirs, c'était bonde !

Très marioles, nous avons entré jusque dans la boîte.

Sur les bancs, y avait une demi-douzaine de gros paysans, et sur l'estrade quatre ou cinq espèces d'hommes, habillés en femme.

Un de ceux-là, qui ma foia une sale trompette « Odin, levez-vous » dit il d'une voix rogomme ; ensuite il te lui pose un tas de questions plus idiotes les unes que les autres.

— Vous êtes accusé d'avoir excité les méritaires à la désobéissance ; vous avez dit aux soldats de ne pas tirer sur le populo, qu'il valait mieux descendre les officiers qui commandent ça ?

La dessus Odin s'est mis a dégoiser chouettement ; il a été bougrement écouté. J'aurais bien voulu faire un ban, mais on n'a pas voulu que j'applaudisse.

Après un tas de fariboles, le vieux à la vilaine trompette, dit à Odin « Vous êtes condamné à trois mois de prison » il avait raison le bougre, en me disant qu'il a du pain sur la planche.

Le soir y avait une chouette réunion, ou je t'assure mon vieux qu'il y en avait des prolos. Trois belles gonzesses ont fait une quequette pour la Sociale ; j'ai mis mes deux ronds dans le plat, et nom de dieu j'aurai bien voulu mettre un bécot sur leurs frais museau.

Ca fait rien, les amis sont nombreux et très chiques à Troyes. J'ai promis d'y retourner, et je t'emmènerai mon vieux Peinard, t'en seras pas fâché.

UN BOUIFFE

L'imprimeur-Gérant : WEIL.

Imp. spéciale du *Père Peinard* 22, rue des Martyrs. — Paris.

VENTE EN GROS DU **Père Peinard**

11 rue du Croissant — PARIS

LA RÉVOLTE, communiste-anarchiste
Hebdomadaire, Supplément littéraire tous les quinze jours.

L'ATTAQUE, organe révolutionnaire
Hebdomadaire — 10 centimes le numéro

Adresser toutes les correspondances concernant le PÈRE PEINARD au nom de l'Administrateur, 120 rue Lafayette — Paris

Les nouveaux abonnés recevront gratuitement tout ce qui a paru du PÈRE PEINARD.

PETITE POSTE. — F., Amiens. — B., Arest. — J., Reims. — J., Carcassonne. — B., Troyes. — L., Comptoir du zinc. — R., Valence. — D., Foix. — J., Lyon. — L., Havre. — M., Nantes — L. Bordeaux. — H. et B., Angers. — H., Desvres. — Reçu.

WEIL, impr. spécial du *Père Peinard*, 120, r. Lafayette, Paris

LE PÈRE PEINARD

RÉFLECS D'UN GNIAFF



Abonnements :
Un an, 6 francs.
6 mois, 3 francs.
3 mois, 1 franc 50.

Un numéro tous les dimanches

Bureaux : 120, Rue Lafayette, Paris